

« La Société qui vient »

sous la direction de Didier FASSIN

éditions du Seuil, 2022, 1319 p.

Chapitre 64 : Être vivant, demeurer humain.

de Felwine Sarr.

pages 1164-1175

La vie nous est donnée, dans son principe et ses conditions, et nous la vivons. Pour demeurer vivant, il s'adapte, et sa capacité de transformation est l'une des conditions de possibilité de la vie. Aussi, la vie est-elle synonyme de transformation et de mutation perpétuelle. Le vivant est périssable, mais il peut différer son entropie en maintenant homéo-statiquement sa structure et en la reproduisant.

Pour lutter contre l'entropie, la néguentropie transforme du vivant en énergie pour maintenir la vie, c'est par un tel processus que nous maintenons la température idéale de nos corps. Les humains peuvent également produire de la néguentropie par des processus artificiels. Au niveau individuel, une fois la vie biologique et organique assurée, se pose la question de son intensité, de sa qualité et de son sens. Le premier est lié à celui de la préservation des conditions biologiques de la vie.

Nous vivons une époque où par notre action nous mettons en danger les conditions de la vie humaine. Le second défi que j'aborde est ontologique.

D'une économie de l'entropie à une économie du vivant

L'économie-monde rejette dans le biotope plus de déchets que celui-ci ne peut en synthétiser. Cette économie de l'entropie est le fait d'une économie capitaliste et néolibérale en crise dont les symptômes sont certes les inégalités de revenus et de bien-être à travers le monde, mais surtout l'incapacité de la majeure partie des humains à satisfaire dignement leurs besoins fondamentaux dans ce système économique. La crise réside dans le fait que l'ordre économique actuel ne remplit pas sa mission fondamentale, qui est de contribuer au bien-être du plus grand nombre. Elles sont liées au système de production de la valeur ajoutée de l'économie-monde et à ses modes de redistribution, aux règles du commerce international et à la division internationale du travail.

Le système économique mondial est donc structurellement construit pour produire de l'inégalité et accélérer l'entropie du vivant. Les mécanismes de cette économie généralisée de l'entropie sont enracinés dans une cosmologie mécaniciste et une vision utilitariste, issue de l'épistémè du XXe siècle européen. Nous faisons l'expérience d'une économie qui pour produire des biens de consommation, souvent en excès, épuise la biocapacité de la planète, surexploite ses ressources, entrave sa capacité à se régénérer et transfère par la dette des revenus futurs dans le temps présent. C'est une économie du présentisme, de la démesure, de la précarité généralisée et de l'étouffement.

Les infirmières, les assistantes à domicile, les caissières de supermarchés, les conducteurs d'autobus, tous les emplois liés aux soins ont révélé durant la pandémie de la covid leur caractère essentiel pour la vie de nos sociétés, alors que ce sont les métiers les moins bien rémunérés par le système économique actuel, qui surpaye le capital, les intermédiaires, les bullshits jobs², les emplois des marchés captifs et sous-payé ceux qui contribuent à nourrir, à pérenniser et à soigner la vie.

Ce que nous appelons croissance économique fait décroître le vivant. Le système économique actuel en favorise l'entropie. Une économie du vivant serait fondée sur une réévaluation de l'utilité de tous les secteurs de la vie économique au regard de leur contribution à la santé, au soin, au bien-être, à la préservation du vivant et à la pérennisation de la vie, à la cohésion sociale. C'est ce qu'Isabelle Delannoy appelle une économie symbiotique, c'est-à-dire une économie dont le métabolisme n'affecte pas négativement les ordres sociaux, environnementaux et

relationnels.

Il s'agit de penser un modèle économique régénératif radicalement nouveau qui affirme la possibilité de développer une relation symbiotique entre des écosystèmes naturels prospères et une activité humaine intense, et ce, dans tous les domaines de l'économie.

Le défi ontologique et la question du sens

Le défi ontologique est quant à lui lié au désir qu'ont les humains de s'extraire des conditions naturelles de la vie humaine. La tentation de se créer, de se recréer, et de transcender les limites de leur condition biologique, se fait de plus en plus pressante dans la partie la plus avancée technologiquement du monde. Celle-ci accompagnant le projet d'artificialisation de la vie, ainsi que la volonté de s'extraire de ses conditions naturelles et d'opérer une mutation ontologique. Ce projet d'une eschatologie technologique dessine de potentielles nouvelles significations de ce qu'est être humain et vivant.

Les vieux rêves d'immortalité et de toute-puissance des humains, ainsi que celui de la sortie de notre condition de vulnérabilité, trouvent ici un écho. Cet humain augmenté, en intégrant des prothèses à ses organismes et tissus, s'affranchirait des contraintes liées aux limites du corps et du cerveau. Il s'agit pour les tenants de la mutation de l'espèce humaine, de déconditionner la condition humaine, par l'accroissement et l'élargissement de nos facultés d'action, de perception et de connaissance. Hannah Arendt⁴, en distinguant le travail et l'œuvre, analyse déjà cette propension de l'humain à produire quelque chose qui excède la nécessité de se nourrir et de maintenir le processus vital .

L'œuvre est l'activité qui correspond à la non-naturalité de l'existence humaine et qui permet de produire un monde artificiel d'objets dans lequel les humains évoluent. Ce monde est voué à nous survivre et à durer plus longtemps que chaque vie individuelle. Pour rendre le monde habitable, nous serions en quelque sorte obligés de l'artificialiser et d'en dénaturer les conditions. Ce désir de s'extraire des conditions naturelles de la vie humaine se heurte cependant à une impossibilité.

Nous sommes extrêmement dépendants pour notre survie de notre biotope. Le projet d'artificialisation des conditions de la vie n'est à ce jour pas en mesure de nous fournir les ressources nécessaires à notre vie sur terre.

Le 29 juillet 2021, l'humanité a épuisé toutes les ressources que la

À partir de ce jour, l'empreinte écologique a dépassé la biocapacité de la planète pour l'année 2021. Aujourd'hui, notre consommation dépasse de 70 % les ressources disponibles et nous avons besoin de 1,7 planète pour couvrir nos besoins. Notre vie est donc fondamentalement liée aux ressources que nous tirons de cette planète. Nous ne sommes pas encore en mesure de nous passer des ressources de notre biotope.

£ Se pose également la question d'une vie qui a du sens et de l'échelle à laquelle nous l'envisageons. Dans une réflexion sur comment vivre une vie bonne dans une vie mauvaise, Judith Butler souligne que nous ne pouvons envisager les corps humains sans évoquer les environnements, les machines, les systèmes complexes d'interdépendance sociale sur lesquels ils reposent et dont l'ensemble forme les conditions de possibilité de leur existence et survie. Satisfaire les exigences qui permettent au corps de subsister est un prérequis de la vie, mais pour être vivable, celle-ci doit être bien autre chose que la survie. Il s'agit d'excéder la question de la survie des corps et de ses exigences fondamentales et de se pencher sur la capacité de mener sa vie.

Judith Butler souligne que l'on peut bien survivre sans être capable de vivre sa vie. Pour Butler, penser une vie vivable ne consiste pas à poser un idéal unique de vie bonne, ni découvrir ce que l'être humain est ou devrait être, mais tirer les conséquences du fait que puisque c'est un animal-humain, son existence dépend des systèmes d'assistance qui sont à la fois humains et non humains. Les relations complexes qui constituent la vie corporelle doivent nous amener à ne plus seulement penser l'idéal humain, mais à nous occuper de l'ensemble complexe des relations sans lesquelles nous n'existerions pas . Ma propre vie, ma vie sociale est plus étendue, car elle est articulée à

celles d'autres êtres vivants.

Mener une vie bonne, c'est également penser nos ontologies comme étant relationnelles. L'urgence est donc de repenser les fondements, éthiques et philosophiques, ainsi que les imaginaires de notre rapport au vivant. Il s'agit de coopérer avec les communautés des existants en établissant des relations de mutualité avec ces derniers, fondées sur la réciprocité, le soin et la réparation. Il s'agit de nous libérer collectivement du mythe de notre auto-suffisance ainsi que du fantasme de notre capacité d'autocréation.

Les arts et les mythes ont largement exploré les limites de ce délire de puissance et ce désir d'autonomie absolue.

Pour une nouvelle écologie des liens

Un rapport instrumental à la nature, hérité de la cosmologie mécaniste de la modernité occidentale, nous a conduits à surexploiter les ressources du biotope et à mettre en péril les conditions de reproduction de la vie sur terre. Ce rapport trouve ses racines dans une représentation de la centralité de notre humanité dans l'ordre du vivant, dans une cosmologie de la séparation et dans la transformation du reste du vivant en objets soumis par une raison instrumentale à nos fins exclusives. Il s'agit de repenser les soubassements éthiques et philosophiques ainsi que les imaginaires de notre rapport au vivant, en reconstruisant des ontologies relationnelles. En Afrique, en Amérique latine, en Amazonie, en Océanie et dans l'Europe prémoderne, les groupes humains sont héritiers de cosmologies et de cosmovisions qui ont établi des rapports entre humains et non-humains fondés sur l'unité du vivant.

Ces cosmologies établissent un continuum entre les existants et ne font pas de distinction claire entre les humains, les plantes et les animaux. Les collectifs d'existants humains, animaux, et végétaux partagent les attributs de mortalité, de vie sociale, de réciprocité et de connaissance. En raison de la capacité de métamorphose du vivant, les frontières entre les collectifs d'existants sont poreuses ainsi que leurs catégorisations ontologiques. Dans la cosmologie Yanomami par exemple, l'animalité et ses discontinuités émergent d'une humanité originelle qui a condensé les attributs des deux ordres.

Aussi, les humains ne viennent pas d'une animalité antérieure dont ils constitueraient le sommet, et dont ils seraient condamnés à devenir maîtres et possesseurs. Les humains ne constituent humblement qu'un des nombreux peuples existants qui habitent le vaste monde de la terre-forêt et forment le paysage cosmopolite et interlocutoire les uns des autres. Les hiérarchies du vivant postulées par la cosmologie mécaniste occidentale sont renversées et impliquent ainsi d'autres relationalités. Ces cosmologies postulent un lien de continuité entre les corps individuels, sociaux et les écosystèmes qui implique que l'atteinte à l'environnement affecte les liens sociaux et vice versa.

Claude Avisse Atelier Solidarité Migrants